

L'ambivalence de la mémoire ouvrière

Lors de mes observations à la savonnerie Tûqân, comme je l'ai dit en introduction, j'étais moi-même le public pour lequel se déroulait la représentation. En me présentant leur travail, les ouvriers se montrèrent tout d'abord dépositaires d'un héritage familial transmis de père en fils, requérant une virtuosité technique (*fann*) ou une expérience (*khibra*) préservée à l'identique de génération en génération. Il se produisait parfois ce que j'ai appelé des « ruptures » dans cette représentation : un matin par exemple, alors que j'assistais au bast à la savonnerie Shaka'a, après l'opération qui avait duré deux heures et demie, un des ouvriers¹⁰³⁹ vint me voir. Loin d'insister sur l'habileté technique et le risque de cette opération, il me lâcha en ricanant : « Ce travail, c'est comme les travaux forcés en prison. Nous voilà revenus au temps des esclaves, écris ça dans ta thèse ». « Cette histoire de savon, c'est fini... ce travail ne me permet pas de nourrir ma famille (*ash-shughul hada ma byiftahnî bayt*, littéralement « d'ouvrir une maison¹⁰⁴⁰ », disait encore Shâher. Caractère primitif et pénible du travail dans la savonnerie ; amertume face à son manque d'avenir ; sentiment de déclassement du métier, de dévalorisation symbolique du groupe ; autant de ruptures qui contredisaient quelque peu la représentation idéalisée que les ouvriers m'avaient tout d'abord présentée.

Le rôle de l'observation de longue durée, pourtant, ce que Michel Verret appelle « les longues patiences de la familiarisation respectueuse, dans la déontologie exigeante de l'ethnologie classique¹⁰⁴¹ », n'est pas à mon sens de « dépasser » une représentation de façade (implicitement considérée comme mensongère ou hypocrite), pour espérer atteindre un discours plus « véridique » ou plus « authentique ». Durant mes trois périodes d'enquête, du reste, je n'ai rien « dépassé » du tout. La présence de longue durée, en revanche, me permit de nouer une relation avec les ouvriers. Ceux-ci m'attribuèrent une diversité de places (étudiante, future *doktôra* et donc amatrice de détails techniques, confidente...) qui ont fait évoluer les types de représentation ; ils pouvaient, en fonction de la place qu'ils m'attribuaient, aborder des sujets plus divers et, peut-être, plus intimes.

Je l'ai dit, c'est avec les ouvriers de la découpe à la savonnerie Tûqân que la relation se révéla la plus forte, au fil des matinées que je passais avec eux. Mon arrivée à la

¹⁰³⁹ Il s'agit d'Abû Sâlim.

¹⁰⁴⁰ Pour la traduction de l'expression *yftah bayt*, voir *supra*, p. 378, note 902.

¹⁰⁴¹ Verret, M., 1984, *art. cit.*, p. 418.

savonnerie finit par faire partie des habitudes. Je m'asseyais sur la chaise qu'ils me tendaient, non sans m'avoir demandé au préalable : « Veux-tu la chaise ? (*biddik al-kursî* ?) », puis partageais thé et café avec eux pendant leurs pauses. Au fur et à mesure de mon enquête, le temps passant, ma place changea progressivement. Nous parlions de choses et d'autres : parfois c'étaient eux qui me posaient des questions sur la France ou mes projets d'avenir. Le discours de la tradition se manifestait de manière beaucoup plus ambivalente, et les ruptures de la représentation devenaient plus fréquentes.

L'observation de longue durée ne me permit donc pas tant de « dépasser » le discours de la tradition que de constater sa profonde ambivalence, constitutive du rapport au *turâth* des ouvriers. Il me semble en effet que le « savoir-dire » (et le « savoir montrer ») de la tradition qu'ils présentaient n'était pas fallacieux. En le reprenant, ils contribuaient à sa constitution et à sa transmission en tant que « tradition », tout en se l'appropriant parfois ; qu'ils le veuillent ou non, les ouvriers des savonneries en étaient aussi les dépositaires. Certaines attitudes de rejet de la tradition n'étaient par ailleurs pas incompatibles avec des formes de rapport personnel au métier. Il faut noter que ces ruptures étaient plutôt le fait des jeunes ouvriers, pour des raisons que j'ai abordées au chapitre 7, et qui tiennent à la difficulté, dans la situation actuelle, à être fier d'exercer le métier. Le rapport à la mémoire permet de mieux comprendre la présentation de soi des ouvriers. Dans ce chapitre, je cherche à montrer que l'ambivalence du rapport au *turâth*, selon les générations, s'exprimaient également dans l'ambivalence de la mémoire, à travers les productions mémorielles « dans l'ensemble des formes qui sont les leurs : discours et pratiques, pratiques explicitement mémorielles, inscrites dans le registre de la commémoration, ou pratiques sociales du quotidien toujours investies d'une forte charge mémorielle¹⁰⁴² »; entre raillerie et attachement, rejet et transmission.

1. Discours de mémoire

Lors de mes premiers jours à la savonnerie Tûqân, je discutai avec Mûsâ, tandis qu'il me « montrait » le procédé de cuisson du savon dans la *halla*. Je lui demandai dans quelles savonneries il avait travaillé. Il me répondit qu'il était avant « chez Shaka'a », puis « chez Anwar Kana'ân ». « Aujourd'hui, ce n'est pas comme avant (*mish zayy awwal*) », ajouta-t-il. Vingt ans plus tôt, selon lui, la situation était « en or » (*zahab*). Il me parla de la savonnerie

¹⁰⁴² Picaudou, N., 2006, « Introduction générale », in Picaudou, N., (dir.), *op. cit.*, p. 9.

Tûqân « dans le quartier » (*fî-l-hâra*), où il y avait du travail (aujourd'hui arrêté). Quatre ouvriers y travaillaient, « en haut », tandis que lui opérait en bas.

1°) Le passé au présent : *mish zayy awwal*

Lors de la représentation habituelle des ouvriers (qui présentaient les gestes, techniques, savoir-faire de la fabrication du savon), tout comme dans les récits de vie figurait, quasi-immanquablement, la remarque selon laquelle le travail du savon, ce n'était « pas comme avant » (*mish zayy awwal*). Cette formule était le prétexte à évoquer une époque d'abondance de travail, qui contrastait nettement avec le rétrécissement actuel de la production, attesté par la deuxième *halla* vide à la savonnerie sur le Dawwâr et la fermeture de celle de la place Qariûn dont parlait Mûsâ.

A. Avant la nakba : *abondance et difficulté du travail*

Pour d'anciens ouvriers des savonneries comme Abû Mahmûd et Abû Mûsâ, les récits du travail dans leur jeunesse (dans les années 1930-1940) étaient souvent couplés à l'évocation de l'abondance de l'ouvrage, manifestée par la mobilité des équipes qui « tournaient » d'une savonnerie à l'autre au gré des besoins. Pour les ouvriers de la découpe, le travail ne s'arrêtait pour ainsi dire jamais : c'est le thème du travail de nuit qui exprime avec le plus de force, pour eux, la différence avec l'époque actuelle. Pour les anciens ouvriers, ce thème synthétise à la fois l'abondance du travail et sa difficulté, résumée dans les propos d'Abû Mahmûd par la dureté du climat et les conditions politiques.

« Ils venaient nous appeler la nuit... (...) On descendait... il faisait un temps de neige (*kânât ad-duniâ talj 'aleina*) et le couvre-feu des Anglais [allusion probable au couvre-feu imposé par les autorités mandataires pendant la grève de 1936] ... Même si tu vas mourir tu dois couper le savon¹⁰⁴³. »

Pour les ouvriers de la cuisson, « on commençait très tôt le matin et on restait jusqu'au coucher du soleil¹⁰⁴⁴. » Cette évocation, par les deux anciens ouvriers que sont Abû Mûsâ et Abû Mahmûd, de la longueur des journées de travail « à leur époque », est également une manière de critiquer la « paresse » des ouvriers actuels. *Mish zayy awwal*, « ce n'est pas comme avant », est aussi une allusion aux transformations dans certains des procédés de

¹⁰⁴³ Entretien avec Abû Mahmûd al-Kukhun, 2005.

¹⁰⁴⁴ Entretien avec Abû Mûsâ al-Sakhl, 2005.

fabrication comme l'usage du *mixer*. « Avant », *bil awwal* ou *min awwal*, le travail était plus difficile et comportait plus de peine physique :

« Avant (*bil awwal*), il n'y avait pas de *mixer*... c'était au *dukshâb* et à la *makhâda* [sorte de long bâton servant à remuer le mélange au début de la saponification] (...) Aujourd'hui c'est un tiers de la fatigue d'avant¹⁰⁴⁵. »

B. Les « Jordaniens » : « une période en or »

« Dans les années 70 à 75... (...) jusqu'en 78... [C'était] du travail je te dis florissant (*zayy al-full*). Pas pour rigoler ! Abû Dawwûd [Hâfez Tûqân, frère aîné d'Amîn] venait et disait : « Ah (...) travaillez ! » et donc on travaillait ! Mais maintenant... c'est à la traîne¹⁰⁴⁶... »

C'est surtout la période des années 1960-1970, période de l'essor du savon vert, et jusqu'au années 1980, qui est reconstruite dans les récits des ouvriers comme « une période en or ». Pour ceux qui correspondent à notre deuxième modèle générationnel, cette période se confond avec leurs débuts dans le métier. L'abondance de la tâche est évoquée à travers plusieurs thèmes : le plus important est celui du travail de nuit, un *topos* qui transcende les générations. Mais à la différence de leurs aînés, pas d'évocation de fatigue chez ces ouvriers ; le travail de nuit symbolise au contraire une période de prospérité et de bonheur dans la profession, et devient le symbole d'une « période en or ». Fawwâz en disait :

« Je commence le travail par exemple ici de 6h du matin, jusqu'à 11h. Donc je descends par exemple à 2h chez Nâbulsî... 2h du matin... (...) on a les clés de la savonnerie. (...) On descend, on ouvre la savonnerie, on travaille de 2h ou 3h à 6h, [ensuite] je viens ici (...) je finis ici et je vais terminer chez les Nâbulsî.

- Ah... Et tu dors quand ?

Ah ! Le sommeil, eh bien, par exemple (...) après le coucher du soleil... (*Rires*)... Oui, mais c'était une période... une bonne période¹⁰⁴⁷. »

Même chose dans le souvenir d'Abû Rashîd :

« On travaillait jour et nuit. Parce que le travail est un plaisir (*al-'amal mut'a*). (...) La fatigue (...) tu vas dans la salle de bains, tu prends une douche... tu oublies la fatigue¹⁰⁴⁸ ! »

L'abondance du travail s'exprime également dans le grand nombre d'usines en activité : dans les propos des ouvriers évoquant cette période, les quartiers de la vieille ville

¹⁰⁴⁵ Entretien avec Abû Mûsâ al-Sakhl, 2005.

¹⁰⁴⁶ Entretien avec Abû Samîr, 2005.

¹⁰⁴⁷ Entretien avec Fawwâz Tammâm, 2005.

¹⁰⁴⁸ Entretien avec Abû Rashîd, avril 2005.

apparaissent comme grouillant de savonneries, avec les différentes *joq-s* d'ouvriers tournant de l'une à l'autre. C'est ce que rappelle Fawwâz :

« Il y avait du travail dans beaucoup de savonneries, on finissait [le travail] ici et on allait dans une autre savonnerie (...) par exemple Abû Bâsem [Hishâm Tbeïla chez qui nous faisons l'entretien] travaillait dans quatre ou cinq savonneries tous les jours (...) il finissait d'ici et allait dans une autre savonnerie. Il y avait beaucoup de mouvement, on demandait pas si on était rattaché (*miltzim*) là ou pas là. On finissait son travail ici et on allait là-bas¹⁰⁴⁹. »

La plupart des ouvriers affirmaient avoir travaillé dans « toutes » ou « presque toutes » les savonneries. Ayman Abû Seïr se souvient :

« J'ai travaillé dans presque toutes les savonneries, ce qui fait environ vingt, peut-être plus encore : Shaka'a, Masrî, Sukhtiân, 'Alûl, Nâbulsî, Abû Rûss, Salhab, Kana'ân, et encore beaucoup d'autres. Il n'y a plus de travail comme nous faisons dans les années 70 ou les années 80 ; il y avait (...) plus de trente savonneries qui se faisaient concurrence tous les jours, les ouvriers devaient parfois travailler du lever au coucher du soleil et ça rapportait beaucoup (...) mais maintenant (...) tous les ans ça diminue un peu¹⁰⁵⁰. »

Lorsque des noms étaient cités, c'étaient, sans surprise, essentiellement des fabriques de savon vert : Salhab, Kana'ân, Sukhtiân, Mahmûd Fatâyer, qui était, selon les propos d'Abû Murâd, une savonnerie « très connue, peut-être la plus connue de la ville¹⁰⁵¹ ». Le nombre de savonneries donné par les ouvriers variait, mais tournait généralement autour de trente ou quarante. L'important était qu'il était élevé, en fort contraste avec aujourd'hui¹⁰⁵². L'intense activité évoquée par les récits des ouvriers s'explique aussi par le fait qu'ils étaient en nombre limité, en raison, entre autres, de la tendance au protectionnisme familial sur le métier.

Au grand nombre des savonneries en activité s'ajoutait, dans cette reconstruction de la période dorée, l'extension des marchés, l'abondance de la matière première, et l'importance de la demande : les propos de Hishâm Tbeïla, et d'Abû Mahmûd al-Kukhun soulignent à quel point le rappel des « bonnes périodes » du passé se fait selon les critères du présent : une bonne période est une période où on ne manque pas d'huile, et où la demande est forte.

« Avant il y avait 45 savonneries à Naplouse ; maintenant ça s'est arrêté à 4 ou 5 endroits qui font ce travail. Tu vois le peu qui est resté. Au début (*bil awwal*) il y avait 40 usines de savon... comment tu vas suivre (*la mîn biddak tlaheq*)... et ils travaillaient tous ! Ils exportaient dans les pays du Golfe, en Egypte¹⁰⁵³... »

¹⁰⁴⁹ Fawwâz Tammâm, lors de l'entretien chez Hishâm Tbeïla, juillet 2006.

¹⁰⁵⁰ Entretien avec Cheikh Ayman Abû Seïr, avril 2005.

¹⁰⁵¹ Entretien avec Abû Murâd, responsable de la cuisson à la savonnerie Shaka'a, 2005. Il commença son apprentissage comme *rashâsh* à la savonnerie Fatâyer.

¹⁰⁵² Sultân me déclara une fois, après que Mûsâ m'avait demandé combien de savonneries j'avais visitées à Naplouse : « Si tu étais venue avant tu n'aurais pas pu... il y avait plus de deux cent savonneries ! »

¹⁰⁵³ Entretien avec Hishâm Tbeïla, 2006.

« Le meilleur travail que j'ai fait, et où j'ai profité le plus, c'était chez les Masrî. Parce qu'il y avait beaucoup de travail à l'époque de Zâfer¹⁰⁵⁴ (...) on lui envoyait de grandes quantités d'huile. Les puits étaient pleins (...) On n'a jamais manqué d'huile. (...) Tous les jours tous les jours il y avait 4-5 voitures garées pour transporter des marchandises, les envoyer à Amman¹⁰⁵⁵. »

A l'heure actuelle, les ouvriers se retrouvent au chômage technique entre deux arrivages d'huile ; plusieurs fois, on m'expliqua dans les savonneries Tûqân et Masrî que le travail était arrêté « le temps que l'huile arrive ». Ou encore, quand le *mafrash* se trouvait « plein » de savon, faute de demande suffisante.

Enfin, la prospérité du travail se traduit pour les ouvriers par la fréquence des *tabkha*-s dans chaque savonnerie, à la semaine ou à l'année. Là encore, c'est l'époque actuelle qui servait de référence. Abû Nimr me confia :

« Moi j'ai travaillé ici [chez Masrî] en 88... on comptait que cette année on faisait quatre-vingts *tabkha*-s, quatre-vingt-dix *tabkha*-s. Bon, maintenant en 2005, depuis le début de l'année, ces six derniers mois [c'était le mois de juin], on en est à quel nombre (*il regarde sur les tananîr le numéro de la tabkha*¹⁰⁵⁶) ... on a fait quatorze *tabkha*-s. Du début de l'année jusqu'à maintenant. (...) Peut-être que d'ici à la fin de l'année on n'en fera pas trente. Tu vois la différence (...) le savon... (...) ça revient un peu en arrière... ce n'est pas comme avant (*mish zayy awwal*)¹⁰⁵⁷ ... »

Lors de notre entretien chez Hishâm Tbeîla, Fawwâz s'exclamait :

« Chez Masrî en 80, on faisait trois *tabkha*-s par semaine, pas comme maintenant une par semaine ! (...) ça avait de la valeur, en argent... »

Hishâm : Oui, du point de vue du pouvoir d'achat... C'était différent, avant, c'était différent (*bil-awwal ghayr*)¹⁰⁵⁸. »

Dans cette remémoration du passé, la fréquence des *tabkha*-s se confondait avec une nostalgie plus générale de vie moins chère, qui aidait à la valorisation du métier du savon.

« Et puis aussi avant (...) la vie n'était pas chère comme maintenant... de nos jours, les choses sont chères... il n'y a pas de travail... et il n'y a pas d'argent... (...) Par exemple dans les années 80, quelqu'un qui gagne par exemple... 300 dinars par mois... pour les 600 ou 700 que c'était à l'époque... la situation était meilleure, et la vie moins chère. Bien meilleure¹⁰⁵⁹. »

¹⁰⁵⁴ Il s'agit de Zâfer al-Masrî, donc de la savonnerie Masrî au début des années 1980.

¹⁰⁵⁵ Entretien avec Abû Mahmûd al-Kukhun, septembre 2005.

¹⁰⁵⁶ Chaque *tabkha* est numérotée par les ouvriers, sur les *tananîr* avec un peinceau trempé dans la peinture rouge.

¹⁰⁵⁷ Entretien avec Abû Nimr, juin 2005.

¹⁰⁵⁸ Fawwâz Tammâm et Hishâm Tbeîla, juillet 2006

¹⁰⁵⁹ Entretien avec Abû Nimr, 2005.

Le métier d'ouvrier des savonneries était ainsi présenté, dans cette mémoire d'« avant », comme plus lucratif : Cheikh Dawwûd Abû Seîr, le frère aîné du Cheikh Ayman qui travaillait à la savonnerie Tûqân, pouvait dire :

« A la fin des années 70, je travaillais tous les jours pour 20 dinars jordaniens. Ça faisait 600 dinars par mois, le directeur d'une école prenait 120 dinars. (...) Aujourd'hui ce n'est plus possible ¹⁰⁶⁰ ! ».

Mais surtout, dans le contexte actuel de forte dévalorisation symbolique du groupe, le métier était reconstruit comme plus prestigieux. Dans les propos de Fawwâz, ce prestige était symbolisé, justement, par la paie en dinars jordaniens, par opposition aux shekels israéliens introduits par l'occupation de 1967.

« Quand j'ai commencé mon travail... on nous considérait comme... (...) “Dis donc il travaille dans la savonnerie”... même (...) qu'on disait pour plaisanter (*d'un ton solennel*) “Jordanien”... parce qu'on prend des “Jordaniens” [des dinars jordaniens], les autres travailleurs prennent des “Israéliens” [des shekels israéliens, monnaie moins forte que le dinar] (...). Donc (...) on nous a appelés “Jordaniens”, pour plaisanter... (...) parce que c'est une monnaie forte, le “Jordanien”¹⁰⁶¹. »

Et Hishâm Tbeîla de renchérir :

« On nous enviait ! On nous enviait, c'est-à-dire « il travaille dans une savonnerie », [c'était] quelque chose de grand (*ishî kbîr*)... (*Il rit*) (...) il y avait par exemple un changeur d'argent, quand on passait, il disait “Jordanien” ¹⁰⁶² ! »

Le thème de l'indépendance dans le travail était également un trait récurrent de présentation de soi des ouvriers, quand ils évoquaient cette période de prospérité. Le mode de paiement à la tâche était présenté, à l'époque, comme une liberté, car il laissait à l'ouvrier le loisir de s'organiser comme il l'entendait. L'abondance de la tâche se conjugait à travers les propos d'Abû Rashîd avec indépendance et plaisir dans le travail.

« Je ne suis pas esclave, je travaille à la *tabkha* (...), je prends mon argent et je m'en vais. Je peux descendre (...) à 2h, et partir à 7 ou 8h du matin. Ou bien je descends à 5h du matin et je pars à minuit ou une heure du matin. Ou je peux descendre à 10 heures du matin... et je m'en vais à 2h du matin. Ou je travaille 24 heures d'affilée...¹⁰⁶³ »

Payés *muqâwala*, l'ouvrier pouvait ainsi se présenter non plus comme une victime du mode de paiement à la tâche, mais comme un petit entrepreneur (en arabe : *muqâwil*) qui

¹⁰⁶⁰ Entretien avec Cheikh Dawwûd Abû Seîr, juillet 2005.

¹⁰⁶¹ Entretien avec Fawwâz Tammâm, 2006.

¹⁰⁶² Entretien avec Hishâm Tbeîla, 2006.

¹⁰⁶³ Entretien avec Abû Rashîd, avril 2005.

avait des ouvriers sous sa responsabilité, échappant à l'hétéronomie du salariat, comme le faisait Cheikh Dawwûd Abû Seîr :

« J'étais responsable des ouvriers. Personne ne m'attachait (*ma yurbutnî wâhad*). Je versais (*absut*) ici une *tabkha*, je vais verser là une autre *tabkha*, et là une troisième *tabkha*, je reviens couper celle-ci, et couper celle-là, je vais verser là et reviens couper ici, quelquefois en une journée je travaillais pour quatre usines. Parfois je travaillais 24 heures de suite. (...) Parfois je travaillais pour 6 ou 7 savonneries en même temps¹⁰⁶⁴. »

Alors que cette « liberté » du travail d'« avant » était rétrospectivement valorisée, le rattachement de chaque ouvrier à une savonnerie est vu aujourd'hui comme une sécurité, à cause du peu de savonneries en activité.

« Avant (*min awwal*) il y avait beaucoup de travail. (...) Quand le travail du savon a diminué (*khaf*), on a été obligé de se rattacher à un seul endroit, pour rester attaché à ce travail, parce que le travail du savon en général, ce n'est pas comme avant (*mish zayy awwal*)¹⁰⁶⁵. »

La première Intifada était elle-même rétrospectivement considérée comme une bonne période : les ouvriers de la savonnerie Tûqân me racontaient que pendant les couvre-feux, ils s'enfermaient dans la savonnerie et y dormaient, pour pouvoir travailler. Ici encore, le danger de la situation était occulté pour ne retenir que l'abondance de travail, synonyme de « période en or ». Dans le souvenir de certains ouvriers d'âge relativement avancé, cette période était parfois confondue avec 1967, à cause des couvre-feux qui étaient vus comme une « bonne période », puisqu'il y avait tellement de travail que les ouvriers ne pouvaient l'abandonner, même en situation si dangereuse.

Je m'étonnai au début du fait que l'expression *mish zayy awwal* s'appliquait peu, dans les propos des ouvriers, à une perte de qualité, et notamment de la qualité de l'huile, dans la mesure où le savon de Naplouse n'est plus fabriqué avec de la pure huile d'olive. Certains ouvriers en parlaient : le stéréotype le plus fréquent à ce sujet étant qu'on aurait pu la manger – ou plutôt la boire. C'était ce que disait Abû Samîr : « C'était de l'huile, quelque chose de bien. (...) *Wallâh* tu en bois comme tu boirais de l'eau. (...) Vraiment excellente¹⁰⁶⁶. » Abû Samîr défendait pourtant la qualité de l'huile d'olive importée, disant qu'elle était plus « propre » (*ndîf*), en plus d'être moins chère :

« C'est plus propre pour eux [les savonniers]... ça ne dégage pas de saleté ni rien... et deuxièmement bien sûr c'est moins cher... (...) il n'y a pas assez d'huile, à l'heure actuelle il

¹⁰⁶⁴ Entretien avec Cheikh Dawwûd Abû Seîr, juillet 2005.

¹⁰⁶⁵ Fawwâz Tammâm, lors de l'entretien chez Hishâm Tbeîla, juillet 2006.

¹⁰⁶⁶ Entretien avec Abû Samîr, 2005.

y a de l'huile, mais si les savonneries en prenaient ... tu n'en trouverais pas... Et donc elles prennent de cette huile-là... et c'est mieux pour eux¹⁰⁶⁷. »

Nulle nostalgie, donc, chez les ouvriers des savonneries, d'un passé où le savon de Naplouse aurait été plus « pur », à l'époque où on n'utilisait que de l'huile d'olive locale. Pour les ouvriers des savonneries, la diversification des types d'huile signifia en effet l'augmentation des possibilités de travail et d'ascension sociale ; n'oublions pas qu'elle permit à l'époque à certains ouvriers de devenir petits fabricants¹⁰⁶⁸. Pour eux, l'utilisation de toutes sortes d'huiles, et même de graisses animales était chose naturelle (même s'il restait entendu que l'huile d'olive était le meilleur ingrédient pour le savon), alors que le sujet paraissait tabou pour les anciens propriétaires de savonneries¹⁰⁶⁹.

De fait, c'est surtout en termes de revenus, qui s'imbriquent avec la valorisation symbolique du métier que prend sens, dans la bouche des ouvriers, l'expression « pas comme avant ». Mohannad, lors de l'entretien que je fis avec son père Abû Mahmûd, me dit :

« A l'époque (*zamân*), ils étaient fiers... Il y a longtemps si un « enfant du métier » (*ibn mihnat-sâbûn*) voulait se marier, peu importe qu'il soit emballeur, à la découpe, à la cuisson, on n'hésitait pas... mais maintenant, si tu viens dire : « Je travaille dans le savon »... Ils s'étonnent, c'est quoi ce savon ??? Qu'est-ce que c'est que ça ? Ils veulent le shampooing ! »

Bon revenu, liberté dans le travail, métier et identité sociale symboliquement valorisés : ces évocations / reconstructions du passé doivent se comprendre par leur opposition, point par point, avec l'époque actuelle. Aujourd'hui, le paiement à la tâche est critiqué à cause de la limitation du travail et des longues plages de chômage technique. Le sentiment de déclassement est fort.

Dans ces conditions, et face au manque d'avenir dans le travail du savon, la plupart des ouvriers concluaient qu'ils ne voulaient pas enseigner le métier à leurs enfants. Les fils d'Abû Samîr exerçaient la profession de tailleurs et menuisiers. Il m'affirma énergiquement :

« Je ne leur ai pas appris mon métier. Ce travail... ce n'est pas un bon travail. Même s'ils étaient pauvres, mes enfants je ne les ferais pas travailler là-dedans. (...) Moi je n'ai pas voulu apprendre aux enfants ce travail, j'ai dit non, *khalas*. Ça suffit avec moi, ça suffit¹⁰⁷⁰. »

¹⁰⁶⁷ *Idem*.

¹⁰⁶⁸ Voir *supra*, « Des ouvriers devenus petits fabricants », p. 379.

¹⁰⁶⁹ Voir *supra*, Première partie, p. 198.

¹⁰⁷⁰ Entretien avec Abû Samîr, 2005.

Shâher s'exclamait, s'adressant au vieil ouvrier du *bast* : « Quand tu seras mort, qui va te remplacer¹⁰⁷¹ ? » Lorsque je lui avais parlé de l'existence à Saïda au Liban d'un musée du savon, Fawwâz Tammâm s'était mis à rire : « Bientôt, c'est nous qu'on va mettre dans ce musée, on va nous emballer comme des momies et nous exposer ! » Les ouvriers des savonneries se considéraient eux-mêmes, à l'évidence, comme les derniers « survivants » d'un métier dont la plupart prédisaient la fin d'ici moins d'une dizaine d'années.

Joël Candau définit comme « intragénérationnelle » une mémoire qui « n'a pas vocation à être transmise : elle est portée par les membres d'une génération donnée (...) et est appelée à disparaître avec le dernier d'entre eux¹⁰⁷² ». La mémoire des ouvriers des savonneries, comme mémoire professionnelle, a vocation à être transmise. Elle n'est certes pas, on l'a vu avec l'exemple du syndicat, une mémoire de classe, de luttes ou d'organisation. Un certain nombre de jeunes ouvriers, s'ils exprimaient parfois mépris, raillerie ou rejet face à la mémoire du métier, connaissaient pourtant l'origine de certaines de leurs techniques. Ils pouvaient mobiliser, dans certains contextes de présentation de soi, des éléments d'une mémoire professionnelle qui existait et qui avait été transmise ; elle était renforcée par la mémoire familiale, comme c'est le cas pour celle d'un ouvrier resté fameux : le '*amm* Fahmî al-Masrî.

2°) Légende professionnelle, légende familiale : le '*amm* et les ouvriers égyptiens

Revenons à la légende locale du '*amm*, telle qu'elle me fut contée par son fils, le Hajj Hasan al-Masrî. On a vu que celle-ci retraçait la concurrence, dans le premier quart du XX^e siècle, entre les deux plus grands commerçants de savon, chacun avec son agent servant de cabinet de recrutement pour l'occasion, dans la recherche d'une main d'œuvre « qualifiée » (ils recherchent un *mu'allim*)¹⁰⁷³. Dans le récit du Hajj Hasan, les compétences de son père, alliées à la volonté « d'amélioration » du travail par les grands propriétaires savonniers, prenaient le pas sur la volonté de briser le monopole Tbeïla, et donc de faire venir une main d'œuvre moins chère. Selon lui, le Hajj Ahmad al-Shaka'a aurait en effet été prêt à toutes les garanties pour faire venir Fahmî al-Masrî :

¹⁰⁷¹ Voir *supra*, p. 337.

¹⁰⁷² Candau, J., 1996, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, PUF, p. 55

¹⁰⁷³ Voir *supra*, Première partie, « Les ouvriers égyptiens (I) », p. 133.

« Ils sont allés voir mon père. Ils lui ont dit : « On te donnera 7 guinées » (...) Sa femme s'est mise à crier... (...) Ils l'ont convaincu, ils ont écrit une garantie sur son passeport pour 5000 guinées palestiniennes s'il lui arrivait quelque chose à Naplouse. Imagine, la somme... Donc ils ont amené mon père¹⁰⁷⁴. »

Quand Ahmad al-Iskandarânî arriva à Naplouse avec son fils Son'ô et sa fille, il voulut d'abord repartir. La présence de Fahmî, qui épousa ensuite sa fille, l'a encouragé à rester.

« Quand ils les ont amenés ici, ils ont vu leur travail. Mon grand-père n'était pas content, il voulait presque partir (...) Mon grand-père était avancé en âge... Et mon père encore jeune. Comme ils étaient (...) du même pays, mon père aidait mon grand-père. Il a même réussi à le faire rester. (...) Alors que (...) ceux qui sont venus avec mon père (*il cite des noms*) (...) ils sont tous partis. Sont restés seulement mon père et mon grand-père. Et ils ont commencé à former des ouvriers de la région¹⁰⁷⁵. »

Le Hajj Hasan me raconta qu'une fois établis à Naplouse, Ahmad al-Iskandarânî « chez » le Hajj Nimr al-Nâbulî, et Fahmî « chez » le Hajj Ahmad al-Shaka'a, les deux ouvriers égyptiens rassemblèrent autour d'eux des *joq-s* et commencèrent à leur enseigner le métier « à l'égyptienne » (*bil-tarîqa al-masriyya*).

« L'industrie du savon était... (...) ce n'était pas comme aujourd'hui (*mish zayy il-yôm*), science et technique (*'ilm wa fann*) (...) tout d'abord le couteau on ne l'accrochait pas par le milieu... c'était à la main... (...) Deuxièmement, il n'y avait pas l'équerre et le fil. Il n'y avait pas (*fish*). (...) En Egypte, le travail était un peu développé (*mitqaddim chwai*) (...) Parce qu'ils (...) utilisaient l'équerre [pour mesurer] le morceau (*al-falqa*) qu'ils voulaient. (...) Il y a eu aussi des améliorations dans le *tannûr* (...) le *tannûr* et la *falqa*¹⁰⁷⁶. »

Le Hajj Hasan al-Masrî avait ajouté, lors de notre entretien :

« C'est une histoire connue ! Toute la famille Tbeïla la connaissait, quand ces gens sont venus pour les remplacer... Ils me disaient « Ah ! S'il n'y avait pas eu ton père (*law lâ abûk*)¹⁰⁷⁷ ! »

Comme la plupart des légendes, celle de l'origine égyptienne de l'art (*fann*) propre au travail de la découpe était controversée, et remise en cause notamment par des membres de la famille Tbeïla. L'idée d'une concurrence entre ces derniers et les ouvriers égyptiens est elle-même réfutée par un des fils du *'amm*, le Dr. Hosnî al-Masrî, professeur de droit à l'université Al-Najâh de Naplouse. Selon lui, les ouvriers égyptiens auraient été amenés pour pallier le manque de main d'œuvre consécutif à la première guerre mondiale, où nombre d'ouvriers des

¹⁰⁷⁴ Entretien avec le Hajj Hasan al-Masrî, mars 2006.

¹⁰⁷⁵ *Idem.*

¹⁰⁷⁶ *Idem.*

¹⁰⁷⁷ *Idem.*

savonneries auraient été contraints de s'enrôler dans l'armée turque¹⁰⁷⁸. Reste que l'épisode était vivant dans la mémoire des ouvriers, et avait fait l'objet d'une transmission générationnelle. A travers ces récits, et la manière dont ils ont été transmis, le personnage de Fahmî al-Masrî apparaît bien comme une légende professionnelle.

« 'amm al-sinâ'a » : l'oncle de l'industrie

« Tous jusqu'à aujourd'hui ils se souviennent de lui. Jusqu'à aujourd'hui ils disent : « le 'amm Masrî... »

- **Fawwâz** : Ils l'appelaient 'amm...
Oui... Le 'amm Fahmî al-Masrî¹⁰⁷⁹. »

Fahmî al-Masrî, le 'amm, était en effet présenté comme un événement : événement historique, tout d'abord, lors de son arrivée à Naplouse qui brisa le monopole Tbeïla sur la découpe. Cet événement était retransmis par les ouvriers à la découpe, avec ces légères variations qui sont le propre des légendes. Abû Rashîd me raconta :

« Ce métier on l'appelle *tbeïliyya*. (...) du nom de la famille Tbeïla. Leur nombre dans les années vingt (...) a beaucoup diminué. Ils prenaient leur salaire en dinars en or ! (...) Donc le Hajj Ahmad al-Shaka'a est allé au Caire et a amené trois personnes. Un qui s'appelle Son'o al-Masrî, un qui s'appelle Fahmî al-Masrî, et un autre qui n'est pas resté et s'est enfui. Le Hajj Fahmî est resté¹⁰⁸⁰. »

Ahmad al-Iskandarânî avait en effet comme *laqab* « Abû Son'o », du nom de son fils. C'est probablement la raison de la confusion ici d'Abû Rashîd. Les deux ouvriers égyptiens étaient du reste parfois confondus dans les récits des ouvriers. Événement historique, ensuite, car Fahmî al-Masrî est resté dans les mémoires, on l'a vu, comme l'initiateur de nouvelles techniques, et comme la vraie origine de la profession. Shâher me confia, le jour où je visitai avec lui la savonnerie Salhab (aujourd'hui arrêtée) :

« (...) mon oncle ('ammî), le père de Mûsâ¹⁰⁸¹, qui est très vieux, racontait que l'origine du métier (*asl as-sinâ'a*) vient d'Egypte. Les vieux racontent que c'est lui, le Hajj Fahmî, qui a enseigné le métier à tous les ouvriers. (...) On racontait aussi qu'à l'époque du 'amm on n'attachait pas le couteau autour de la taille pour découper. Mais pourquoi on les appelait *tbeïliyya*, je ne sais pas. »

Selon lui, on racontait également que les instruments (et surtout les couteaux) avaient été apportés d'Egypte. « Ils ont, comme on dit, amélioré l'industrie (*hasanû-l-sinâ'a*) »,

¹⁰⁷⁸ Entretien avec le Dr. Hosnî al-Masrî, 2005.

¹⁰⁷⁹ Entretien avec le Hajj Hasan al-Masrî, mars 2006.

¹⁰⁸⁰ Entretien avec Abû Rashîd, 2006.

¹⁰⁸¹ Il s'agit d'Abû Mûsâ al-Sakhl.

ajouta alors Abû Khâled, le responsable de la savonnerie Salhab avec qui nous étions en train de boire un thé. Abû Rabi', jeune ouvrier à la découpe d'environ trente-cinq ans à la savonnerie Masrî, disait de Fahmî al-Masrî, « le père d'Abû Mohammad¹⁰⁸² »: « C'était le premier à avoir appris la découpe aux *tbeïliyya*. »

A travers sa transmission, la légende du '*amm* transfigurait, pour emprunter encore une fois les termes de Michel Verret, « les *gesta* de la vie quotidienne en récits héroïques¹⁰⁸³ ». Au nombre des traits de cette « geste », l'amour du '*amm* pour les femmes.

« **Hajj Hasan** : « Mon père s'est marié en 32. Avec la deuxième ! La première est venue... elle restait quelques mois et faisait des aller-retours. Et puis lui il a voulu s'installer ici. Ma mère avait un peu grandi. (...) »

Fawwâz : C'était une femme comblée (*mudallala*) à Naplouse !

Hajj Hasan : Il l'a épousée quand elle était jeune. Mon père était plus âgé (...) il avait 33 ans... et elle 15-16 ans. Il l'a épousée. Elle était égyptienne et lui aussi ! Qui a fait les fiançailles ? Le Hajj Tawfiq Tbeïla et le Hajj Sudqî al-'Asî¹⁰⁸⁴. (...) Ils sont allés la demander à mon grand-père.

Fawwâz : Hajj, moi j'entendais que pour chaque *tabkha* il y avait un cadeau de la part de feu ton père, ou quelque chose de spécial... je ne sais, c'était qu'il la cajolait (*ydallalhâ*) tellement... c'est ce que les vieux racontent... (...) qu'à chaque *tabkha* (...) il lui apportait une livre en or...

Hajj Hasan : Pas seulement elle ; aussi celle qui était en Egypte. C'est vrai ce que tu dis, [mais] celle qui était en Egypte aussi. Mon père partait en fin d'après-midi, il dormait une nuit en Egypte et revenait. Le lendemain, en train ! Il allait à Tulkarem, prenait le train pour l'Egypte, et revenait. Et celle qui était là-bas, quand elle a voulu revenir, il lui a acheté [une maison] là-bas. (...) Il ne l'a pas laissée tomber... Jusqu'à l'exode (*hijra*) en 48¹⁰⁸⁵, [ensuite] il a été séparé d'elle¹⁰⁸⁶. »

Dans ce dialogue auquel j'assistai chez le Hajj Hasan, et qui atteste de la transmission de la légende du '*amm* par « les vieux », on voit deux mémoires en concurrence : la mémoire ouvrière a retenu l'amour du '*amm* pour sa deuxième épouse, la fille d'Ahmad al-Iskandarânî, tandis que la mémoire familiale du Hajj Hasan cherchait à montrer que le '*amm* traitait ses deux femmes avec équité, sans manifester de préférence¹⁰⁸⁷.

¹⁰⁸² On a vu que Husâm al-Masrî, « Abû Mohammad », le dernier fils du Hajj Fahmî al-Masrî, travaillait en effet dans le savon, en plus d'un emploi à mi-temps à la municipalité.

¹⁰⁸³ Verret, M., 1984, *art. cit.*, p. 414.

¹⁰⁸⁴ Il s'agit de deux ouvriers des savonneries : on comprend à leur nom qu'il y en a un du haut (Tbeïla) et un du bas ('Asî).

¹⁰⁸⁵ Il s'agit de la *nakba*, plus communément appelée chez les réfugiés *hijra* (exode). Voir Sfeir, Jihane, 2006, « Le désastre et l'exode. *Al nakba/al hijra*. Imaginaire collectif et souvenir individuel de l'expulsion de 1948 », in Picaudou, N. (dir.), *op. cit.*, p. 37-59.

¹⁰⁸⁶ Entretien avec le Hajj Hasan al-Masrî, mars 2006.

¹⁰⁸⁷ Rappelons que l'Islam autorise jusqu'à quatre épouses, à condition que celles-ci soient traitées par leur mari avec équité.

Amoureux des femmes, initiateur de techniques nouvelles, c'est aussi l'habileté du 'amm qui était présentée comme légendaire. Il est resté la référence en ce qui concerne l'opération la plus « artistique » (*aktar fanniyyan*) de la découpe, l'égalisation du *mafrash* à l'aide du *mâlaj* (« faire le *bast* »), ainsi que pour monter les *tanânîr*.

« On disait qu'on n'avait jamais amené quelqu'un comme lui. Jusqu'à aujourd'hui. (...) Tu le regardais quand il faisait le *bast*... [C'était] comme si tu entendais de la musique, quand il maniait le *mâlaj*. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui faisait ça. (*A Fawwâz*) Tu ne l'as pas connu, toi... Demande à ceux qui l'ont connu, quand il maniait le *mâlaj*, (...) c'était comme s'il jouait de la musique. Et puis le *tannûr*... (...) Il l'élevait à la savonnerie Shaka'a jusqu'au toit ! Tout ça, il y a des témoins, tu peux demander... 'Adel, Abû Ibrahîm, les vieux, et Sâleh, demande-leur... Non, jusqu'à maintenant il n'y a personne comme lui¹⁰⁸⁸. »

Rareté du savoir des Tbeïla préservé jalousement, qui leur permettait de « prendre de haut » les propriétaires et de se faire payer en or ; héritage des améliorations techniques apportées par les ouvriers égyptiens : dans les propos du Hajj Hasan al-Masrî, la référence à la musique élève ici le critère de savoir-faire des *tbeïliyya*, *al-fann*, jusqu'au domaine des beaux-arts. Héritiers des Tbeïla comme des Égyptiens, les *tbeïliyya*, *al-'ummâl al-fanniyyîn*, sont bien les « ouvriers artistes ».

L'exemple de la légende professionnelle du 'amm et des ouvriers égyptiens montre l'existence d'éléments d'une mémoire proprement ouvrière, qui mêle mémoire du métier et mémoire familiale pour promouvoir *al-fann*, le critère de savoir-faire des *tbeïliyya*. C'est à ce niveau, dans les stratégies de narration et de présentation de soi des ouvriers, que l'on peut repérer des phénomènes de transmission, et/ou, à défaut, des pratiques de remémoration. La promotion de la catégorie de *fann* revenait pour la majorité des ouvriers du haut à se situer dans l'héritage des ouvriers égyptiens, *al-'ummâl al-fanniyyîn*. S'ils refusaient en revanche cette catégorie, c'était alors l'héritage « en bloc » qu'ils rejetaient, témoignant ainsi, comme Mohammad Shakhshîr par exemple, ne se sentir aucune appartenance au groupe.

¹⁰⁸⁸ Entretien avec le Hajj Hasan al-Masrî, mars 2006.

2. Usage(s) de la mémoire et présentation de soi

1°) Un rejet du savon ?

« Moi je n'aime pas ce genre de travail (*ana ma bahob heik shughul*) (...) C'est traditionnel (*taqlîdî*)... il n'y a aucun développement (*tatawwur*). C'est pour ça, à cause des circonstances... [que] je suis resté dans le savon¹⁰⁸⁹. »

Chez Mohammad Shakhshîr comme chez Abû Sâlim à la savonnerie Shaka'a, il existait une véritable volonté d'afficher sa distance avec le travail du savon. Le terme « traditionnel », dans sa bouche, était un adjectif clairement péjoratif. Mohammad mettait en valeur son instruction pour annoncer sa différenciation d'avec les autres ouvriers, desquels il disait : « La plupart... ils sont analphabètes. Ils n'ont pas fait d'études, ne sont pas allés à l'école (...) leur cerveau est desséché (*mujaffaf*) ; [ils ont fait] la même chose toute leur vie... toute leur vie¹⁰⁹⁰... »

Il convient bien entendu de nuancer ces propos, puisqu'on a vu que les ouvriers des savonneries sont presque tous allés à l'école, au moins jusqu'à la quatrième classe (l'équivalent de notre CM1), souvent plus loin et parfois jusqu'au baccalauréat¹⁰⁹¹. On constate néanmoins que par « développement », Mohammad entendait aussi développement personnel, que le travail du savon empêchait, en « desséchant » le cerveau des ouvriers par la répétition quotidienne des mêmes gestes.

Cette distance au travail se manifestait également par le fait que Mohammad était en rupture complète avec la représentation traditionnelle des ouvriers du haut. Celle-ci mobilise et met en scène, on l'a vu, la catégorie de *fann*, art ou technique. Mohammad, à la différence de l'immense majorité des ouvriers du haut (qui ont fait leur apprentissage dès l'enfance), avait appris le travail de la découpe sur le tard, avec son frère. Il n'y avait pas trouvé trop de difficultés. Il se reconnaissait des qualités personnelles pour le travail manuel ; mais le travail de la découpe, selon lui, n'était pas particulièrement « artistique », et demandait seulement de l'habitude (*ta'wîd*) et de la pratique (*mumârasa*).

« Ce n'est pas difficile. Ce n'est qu'une question d'habitude (*bas ta'wîd ash-shaghleh ya'nî*). (...) J'ai commencé d'abord par tamponner, au début j'ai eu quelques difficultés, c'est-

¹⁰⁸⁹ Entretien avec Mohammad Shakhshîr, 2005.

¹⁰⁹⁰ *Idem*.

¹⁰⁹¹ Voir *supra*.

à-dire ... pas des difficultés mais il faut de la pratique (*mumârasa*)... il faut de la pratique pour ce travail. Après, ça va (*‘âdî*)...

- *Il n'y a pas d'art...*

Non...

- *Même pour monter les tours (tashbîk) ?*

Pour ça (*bin-nisba lat-tashbîk*) peut-être qu'il y a de l'art (*mumkin fî fann*). C'est-à-dire... ça dépend des gens¹⁰⁹²... »

Pour Mohammad, le métier d'ouvrier des savonneries n'était en rien un héritage auquel s'attachait une identité familiale ou professionnelle. S'il en affichait un tel dénigrement, c'était aussi parce sa famille ne possédait aucun attachement hérité au métier, qui lui permette de présenter ce « retour » au savon autrement que comme un déclassement. Son frère n'avait pas fait d'études et avait appris le travail du savon avec un voisin de la famille 'Annâb, famille qui travaillait traditionnellement dans le savon (en général à la découpe).

« Il y avait notre voisin... Il travaillait dans une savonnerie. Un vieil homme, de la famille 'Annâb. Un de ces enfants a travaillé dans la savonnerie (...) et mon frère ... il a quitté l'école tôt...il a travaillé avec celui-là¹⁰⁹³. »

C'était bien par défaut qu'il avait dû, à son tour, suivre son frère, par contrainte économique et absence d'alternative (*badîl*). La présentation de soi de Husâm al-Masrî, le dernier fils du Hajj Fahmî al-Masrî (le '*amm*) (il travaillait en 2005 à la découpe à la savonnerie Masrî), montre, *a contrario*, une revalorisation du métier. Le déclassement que représentait, dans une certaine mesure, son « retour » au travail du savon, était contrebalancé, pour lui, par la mise en avant dans son discours d'une mémoire et d'un héritage familial : celui des ouvriers égyptiens.

Husâm al-Masrî avait passé son baccalauréat, puis avait étudié la comptabilité dans un institut privé. Il travailla ensuite au Koweït comme comptable. Après la première guerre du Golfe et son retour à Naplouse¹⁰⁹⁴, il se fit embaucher comme ouvrier de construction à la municipalité, et reprit le travail du savon qu'il avait appris avec son frère aîné le Hajj Hasan. Lorsque je le rencontrai pour la première fois à la savonnerie Masrî, loin de dénigrer son travail actuel, Husâm al-Masrî se présenta d'emblée dans la lignée des « ouvriers artistes » (*al-'ummâl al-fanniyyîn*), et me parla immédiatement de ses origines égyptiennes, en me contant la légende de l'arrivée de son père et de son grand-père dans les années 1920, « amenés » par le Hajj Ahmad al-Shaka'a et le Hajj Nimr al-Nâbulsî. Husâm était « revenu »

¹⁰⁹² Entretien avec Mohammad Shakhshîr, 2005.

¹⁰⁹³ *Idem*.

¹⁰⁹⁴ Les Palestiniens furent expulsés du Koweït, en « riposte » au soutien apporté par Yasser Arafat à Saddam Hussein.

au savon : l'insistance sur le caractère artistique (*fannî*) du travail était un moyen de justifier son déclassement en le renversant, et en « regonflant » le métier face à l'interlocuteur. Par le rappel de sa généalogie, et se présentant comme descendant des *'ummâl fanniyyîn*, il l'inscrivait en outre dans une tradition familiale célèbre, retransmise et réinventée dans le petit monde des ouvriers, et qui comporte sa part de créativité. Notons que le Dr. Hosnî al-Masrî, deuxième dans les fils du Hajj Fahmî, lorsque je l'avais rencontré à l'université Al-Najah, avait au contraire affiché une franche réticence devant le rappel, un rien naïf, que je lui fis de ses origines « prolétaires ». Loin de revendiquer son origine égyptienne, il tenta en revanche de rapprocher son nom de famille (« l'Égyptien ») de celui des Masrî de Naplouse, afin de se rattacher à une identité citadine et nâbulsîe « de souche ».

Quant à Abû Sâlim, j'avais été très frappée par la véhémence avec laquelle il m'avait affirmé qu'il « détestait » le travail du savon. Lors de l'entretien enregistré que nous avons effectué un après-midi à la savonnerie Shaka'a, le mot « je déteste » (*bakrah*) était revenu une bonne dizaine de fois. J'avais hésité à utiliser l'enregistreur, craignant sa réaction ; le caractère relativement incongru de la situation l'incita pourtant à la confiance. Il parlait tout en travaillant, et diminua même le volume de la télévision qui était en marche, pour ne pas nuire à la qualité de l'enregistrement. Après l'entretien, Abû Sâlim me posa un certain nombre de questions sur mon statut, mon mariage et le sens de ma démarche dans les savonneries. Il me répéta plusieurs fois qu'une « fille arabe ne pourrait pas faire ce que [je] fais[ais] ». Ce premier entretien avait suscité sa curiosité, et il donna lieu à une série de conversations informelles à la savonnerie Shaka'a (avant que son directeur ne me congédie). Abû Sâlim y insistait énormément sur le fait que « chaque personne a différents aspects dans sa vie ». En ce qui le concernait, il mettait l'accent sur son statut d'homme religieux, et tentait d'orienter la conversation sur la comparaison entre le Coran et les Évangiles (sujet sur lequel je me sentais pour le moins mal à l'aise), plutôt que sur « le savon » et « les ouvriers ». « Ce sont des gens simples, leur vie tient en trois mots... », me disait-il.

Il n'est pas inutile de préciser ici, puisqu'il est question de présentation de soi, qu'il s'agit sans doute de la difficulté la plus grande que j'ai rencontrée pour faire parler les ouvriers des savonneries d'eux-mêmes, de leur trajectoire et de leur expérience. Nombre d'entre eux affirmaient en effet « n'avoir rien à dire », et paraissaient ne pas comprendre que je puisse m'intéresser à un sujet aussi trivial¹⁰⁹⁵. Je réussis le plus souvent à contourner cette

¹⁰⁹⁵ On peut faire le même constat pour d'autres groupes en position de dévalorisation sociale, ou, comme le disent Beaud et Weber, qui ne se sentent pas assez « légitimes » pour parler face à un magnétophone (Beaud, S., Weber, F., 1997, *op. cit.*, p. 193). Un exemple emblématique en est par exemple les chômeurs ou les Rmistes.

difficulté en affirmant qu'au contraire, je voulais écrire « un livre » sur eux, auxquels personne ne s'était jusqu'à présent intéressé en détail ; je dus, dans certains cas, renoncer à utiliser l'enregistreur.

2°) Mémoire des techniques : une mémoire « intragénérationnelle » ?

Quelques jours après mes « débuts » à la savonnerie Tûqân, j'avais apporté avec moi le fascicule d'Husâm Sharîf. Je commençai par le montrer aux membres de l'assemblée autour du bureau d'Amîn. Il eut un grand succès¹⁰⁹⁶. Amîn ouvrit le livre sur le bureau, et se mit à lire le tableau récapitulatif des savonneries de la vieille ville, en prenant à partie l'assemblée sur l'emplacement de tel ou tel bâtiment. A un moment donné, Abû Zayn Fatâyer l'interrompit pour dire qu'il y avait une « erreur ». Son frère Abû Khalîl, qui travaillait depuis plus de cinquante ans à la savonnerie Tûqân, me répéta souvent par la suite, de la même manière, qu'il y avait une « erreur » dans mon livre. Rappelons que leur père Khalîl, et leur oncle paternel Mahmûd avaient exploité chacun une savonnerie dans la vieille ville, dans les années 1970 ; Abû Khalîl passait encore aujourd'hui une partie de ses après-midi à la savonnerie de son père, la savonnerie dite « de la Dame¹⁰⁹⁷ ». Abû Khalîl et Abû Zayn opposaient ainsi leur connaissance pratique et familiale à la prétendue vérité énoncée par le livre.

Dans le même temps, Abû Khalîl affirmait sa connaissance des discours savants, en me disant qu'il existait un livre « plus gros » sur les savonneries¹⁰⁹⁸. Un jour, après m'avoir cité, par leur nom, un grand nombre de savonneries de la vieille ville (il disait avoir travaillé « dans toutes »), il m'expliqua qu'il ne faisait pas confiance au livre de Husâm Sharîf, car disait-il, « on n'y parlait pas du *qelî* », ni du fait qu'on versait autrefois du calcaire sur le *mafrash*, pour le *bast*, avant que les ouvriers égyptiens n'introduisent l'usage d'étaler une feuille de papier. Précisons que, de fait, Husâm Sharîf mentionne dans son fascicule et l'usage du *qelî*, et la pratique ancienne de verser de calcaire sur le sol. Mais ce qui nous importe ici,

(*Ibid.*, p. 194-195). Stéphane Beaud en conclut que « tous les enquêtés ne sont pas interviewables », *ibid.*, p. 191.

¹⁰⁹⁶ Après avoir vu ce livre, Amîn me prit subitement plus au sérieux : le livre avait à l'évidence augmenté ma « cote » auprès de lui. Il se mit à dire à qui voulait l'entendre que je « savais des choses que lui-même ne connaissait pas sur les savonneries ».

¹⁰⁹⁷ Il y vend du savon en poudre et du savon « rond ».

¹⁰⁹⁸ Le livre dont il parlait est très probablement l'ouvrage d'Ihsan Nimr *Tarîkh jabal Nâblus w al-balqa'*, qui n'est pas un livre sur l'industrie du savon, mais sur l'histoire de Naplouse et des familles. Il comporte en effet, on l'a vu, un chapitre sur « l'industrie du savon », dans lequel il retrace le devenir de la savonnerie Yûsufiyya ou « de la Dame », qui avait été reprise par Khalîl Fatâyer.

c'est que la connaissance profonde et « historique » de l'industrie du savon qu'Abû Khalîl voulait afficher se réclamait à la fois du savoir des livres, et d'une mémoire pratique et familiale, qui lui permettait de contester certains ouvrages. Abû Khalîl, ainsi, se présentait comme la référence pour me fournir des informations : il se désolait d'ailleurs que je passe autant de temps avec la *joq* des quatre ouvriers de la découpe. Il me dit, un jour que je passais le voir dans sa savonnerie : « Je te vois toujours discuter avec eux, *inti mitwahmeh ma'hum* (tu te fais des illusions sur eux), mais eux ils ne connaissent rien... »

La proximité de la famille d'Abû Khalîl avec celle du *mu'allim* était, elle-même, attestée par un livre : il m'expliqua que son père avait été cité dans « le livre en mémoire d'Abû Dawwûd¹⁰⁹⁹ » comme faisant partie des amis proches. Les ouvriers à la découpe, du reste, ne contestaient pas ce savoir-mémoire d'Abû Khalîl, qui s'appuyait sur plus de cinquante années de présence à la savonnerie Tûqân, ainsi que sur la transmission familiale de son père Khalîl. Lorsque nous parlions des anciennes savonneries qui avaient fermé, ou lorsque je demandai des précisions sur des événements anciens ayant trait à l'industrie, ils me disaient que la personne la mieux à même de me renseigner était Abû Khalîl. Fawwâz me raconta un jour qu'avant, « mais il y a très longtemps, je ne m'en rappelle pas », il y avait d'autres marques à la savonnerie Tûqân. Ayman renchérit : « Ça fait très longtemps, peut-être que le *fil* (l'éléphant, *laqab* donné par les ouvriers du haut à Abû Khalîl Fatâyer) s'en souvient ».

Shâher se moquait néanmoins du *fil*, quand ce dernier évoquait les noms des savonneries dans les années 1930, affichant ainsi sa distance avec cette mémoire. Celle-ci, attestant d'une longue expérience des savonneries, fait contrepoint à la connaissance « savante » provenant de l'autorité des livres ; elle pouvait s'en réclamer parfois, comme la contester, au nom d'une connaissance pratique, acquise par expérience ou transmission orale.

Le qelî : une mémoire perdue ?

On a vu dans les chapitres précédents que l'industrie du savon de Naplouse, malgré une apparente continuité, a connu des transformations au cours du XX^e siècle, tant dans les procédés de fabrication que dans ses ingrédients. Anciennement mélange d'huile d'olive locale et de *qelî* de la steppe, le savon de Naplouse est aujourd'hui fabriqué avec de l'huile raffinée italienne et de la soude caustique allemande.

¹⁰⁹⁹ Il s'agit de Hâfez Dawwûd Tûqân, le frère aîné d'Amîn, décédé en juillet 2005.

Abû Khalîl accusait Husâm Sharîf de « ne pas parler du *qelî* ». L'usage de cette matière était peu connu des ouvriers. La majorité d'entre eux avaient travaillé avec l'huile d'olive locale, qui disparut progressivement de la fabrication du savon blanc à partir des années 1970-80. La soude caustique, en revanche, avait été introduite dans la fabrication du savon dans les années 1920. L'usage du *qelî* n'était un souvenir vivant que pour les ouvriers âgés de plus de 70 ans : c'est que la plante dite *barilla*¹¹⁰⁰ avait été temporairement réintroduite et réutilisée, pendant la deuxième guerre mondiale, afin de remplacer la soude caustique qui n'arrivait plus en Palestine. Abû Samîr, qui avait 11-12 ans en 44-45, gardait de la méthode de préparation du *qelî* un souvenir assez précis ; même s'il confondait, dans son récit, la plante elle-même et le produit alcalin (*qelî*) qui en était issu.

« La soude, là, il n'y en avait pas, pendant la guerre [la deuxième guerre mondiale]. (...) Elle n'arrivait plus.

- *D'où est-ce qu'elle venait ?*

Eh bien, d'Allemagne ! (...) Donc elle ne venait plus. Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils sont revenus au travail d'avant. D'il y a 200 ans, ou 150 ans. (...) [Il y avait] comme une plante... on l'appelle *qelî*. (...) Ils ont apporté (...) cette plante, ils (...) la broyaient... ils la mettaient dans un trou... grand et profond comme ça, et puis il y a quelqu'un qui avait (...) un pilon en bois comme ça... (...). Ils le mélangeaient avec de la chaux... et ils y mettaient de l'eau et tout... (...) ça faisait comme du *maftûl*¹¹⁰¹ (...) C'était un travail... fatigant. Ils remplissaient là (...) on appelait ça des *hwâd* (pluriel de *hawd*, « bac »)... des trous... un là, un là... [il y en avait] sept-huit comme ça... chacun avec un diamètre de peut-être 50-60 cm. Ils en remplissaient ces trous (...) avec de l'eau. Et ils laissaient tremper... comme on dit... pour que la matière qui est dedans s'incorpore, puis ils ouvraient un bout de bois... pour que ça descende. (...) Il y avait encore un *hawd* en dessous. Ils l'enlevaient de là, en bas et le remettaient par-dessus. (...) Une fois, deux fois, trois, quatre, cinq fois ils le faisaient. Chacun s'occupait d'un *hawd*. Tu vois ? (...)

- *Ça c'était pendant la deuxième guerre mondiale ?*

Oui, en 44.

- *Le travail des *hwâd*, tu les as vus travailler comme ça ?*

Oui, je l'ai vu... Dans toutes les savonneries il y en a... Toutes elles travaillaient comme ça avant¹¹⁰²... »

Les ouvriers de la génération d'Abû Samîr et du Hajj Hasan al-Masrî avaient donc travaillé le *qelî* ; ceux de la génération de Fawwâz en avaient entendu parler par leurs aînés ; mais ils en avaient une connaissance imprécise. Lors d'un de mes entretiens avec le Hajj Hasan al-Masrî, celui-ci m'avait parlé, on l'a vu, du travail « d'avant », avec le *qelî*¹¹⁰³ ; Fawwâz l'interrompit pour lui demander si le *qelî* était « une plante (*'uchba*) ». Le Hajj

¹¹⁰⁰ C'est ainsi que Doumani la nomme. Je pense pour ma part que ce nom provient de la région où poussait cette plante, la *bariyya*. Voir *supra*, Première partie, « ... du *qelî* à la soude », p. 76.

¹¹⁰¹ Le *maftûl* est un plat palestinien à base de blé : le couscous local. Abû Samîr compare ici la préparation du *qelî* à celle de la graine.

¹¹⁰² Entretien avec Abû Samîr, 2005.

¹¹⁰³ Il s'agissait alors de critiquer, par comparaison, la paresse actuelle des ouvriers du bas.

Hasan lui répondit qu'il s'agissait d'une matière « chimique » (*mawâd kimâwiyya*) et entreprit d'expliquer que le travail du *qelî* « était une torture » (*kânat tit'azzib*). Quant aux plus jeunes ouvriers, comme Shâher ou Mohannad, ils ne connaissaient pas cette technique. Lorsqu'Abû Samîr me parla pour la première fois à la savonnerie Tûqân de la plante apportée par les Bédouins à partir de laquelle on produisait le *qelî*, Shâher exprima son étonnement.

Un autre exemple permet de montrer à la fois cette méconnaissance, par les jeunes ouvriers, des anciennes techniques mais aussi, *a contrario*, leur intérêt pour celles-ci. Lors de la petite conférence que je donnai au centre culturel français de Naplouse en juin 2005, j'avais invité Amîn Tûqân (qui ne put venir à cause d'un décès dans sa famille), mais aussi les ouvriers des savonneries Tûqân et Masrî¹¹⁰⁴. Fawwâz Tammâm était venu avec sa femme et ses deux filles, Mohannad et Abû Nimr de la savonnerie Masrî étaient là, ainsi qu'Abû Salîm (« intermédiaire » à la savonnerie Masrî), et deux emballeurs (Salâh et Abû Sâmîr, fils de Mahmûd Fatâyer), respectivement aux savonneries Tûqân et Masrî.

J'évoquai tout d'abord l'aspect historique de la fabrication du savon, son rôle dans la position sociale des grandes familles, la transformation de ses ingrédients¹¹⁰⁵. Puis, je projetai quelques photos du travail à la savonnerie : la cuisson, la découpe, le *bast*... La présence des ouvriers joua un grand rôle dans le succès de la conférence. Ils se reconnaissaient sur les photos et s'interpellaient par leur nom ; l'ambiance était bon enfant. A la fin de la présentation, un buffet était offert par le centre. Mohannad vint m'apporter une assiette pleine : « *Allah ya'tiki-l-'âfieh* (que Dieu te donne la santé)¹¹⁰⁶ », me dit-il. Il souriait et paraissait à la fois ravi et impressionné. « Sais-tu que c'est la première fois que j'entends parler de cette plante (*hada-l-nabât*) ? ». Il parlait de la plante dont on faisait le *qelî* (que j'avais appelée *barilla*, suivant Doumani). Il me demanda ensuite les références des livres dont « j'avais tiré ces informations », en me disant qu'il n'aurait jamais imaginé, au début, la « taille » (*hajm*) de ma recherche.

De fait, cette conférence constitua une sorte de tournant dans mon enquête : les ouvriers se mirent à la considérer avec beaucoup plus de sérieux, et s'en montraient à la fois contents et fiers. Fiers, tout d'abord, car ma présentation au centre culturel français avait inscrit leur travail quotidien, face à un public de Nâbulsis, dans la tradition séculaire et le patrimoine citoyen de Naplouse. Pour ces ouvriers victimes, on l'a dit, de la dévalorisation

¹¹⁰⁴ Je n'avais alors pas commencé mes visites à la savonnerie Shaka'a.

¹¹⁰⁵ J'ai commenté *supra*, Première partie, p. 178-179, la réaction du public n'appartenant pas au monde de la savonnerie à la nouvelle que l'huile utilisée venait d'Italie.

¹¹⁰⁶ Cette expression est utilisée dans de multiples circonstances, notamment pour saluer les efforts accomplis par une personne, dans quelque domaine que ce soit.

symbolique de leur métier, cela n'était pas anodin. J'avais contribué à revaloriser leur image face à leurs concitadins, parfois même simplement leur famille : la femme de Fawwâz (Umm¹¹⁰⁷ Badawî), en particulier, me dit qu'elle était très contente d'être venue, car, me dit-elle, « Abû Badawî ne les emmenait pas faire du tourisme à la savonnerie ». Fiers ensuite, parce qu'ils avaient participé à l'enquête en me fournissant nombre d'informations. Enfin, ma légitimité de chercheur se trouvait augmentée, auprès de jeunes ouvriers comme Mohannad, par le fait que je connaissais des choses « qu'ils ne connaissaient pas », par exemple l'usage du *qelî*.

D'après Joël Candau, la mémoire des techniques est « fragile, fugace et ne va pas au-delà de cinquante ou soixante ans après interruption de la pratique¹¹⁰⁸ ». Cette mémoire connaît aujourd'hui, chez les ouvriers des savonneries, un processus d'extinction, similaire à la mémoire des anciennes savonneries dans la vieille ville, détruites ou disparues, qui s'est perdue faute de traces visibles. Elles ne sont plus aujourd'hui connues que des personnes âgées les ayant vues, ou en ayant entendu parler par leurs aînés. Ainsi de la savonnerie Fakhr-al-Dîn dans la rue Faqûss, près du *dîwân* de la famille du même nom, que je recherchai à l'occasion d'une visite dans la vieille ville :

Après être devenue un pressoir à olives (*ma'sara*), elle est maintenant un four à pain (*furn*). Les jeunes gens assis devant le *furn* nous informent que la *ma'sara* a fermé en 1990 et que le *furn* a ouvert en 1992. C'est la famille Qamhiyya qui a travaillé là ; les gens du quartier ne s'en souviennent pas comme d'une savonnerie : « Nous, on a toujours connu cet endroit comme étant un pressoir », nous disent les deux jeunes gens¹¹⁰⁹.

Il en est de la mémoire de techniques anciennes (comme l'usage du *qelî*) comme de celle des anciennes savonneries dans la vieille ville : elle est en train de se perdre après l'extinction de la pratique, faute d'utilité pratique, sociale et/ou symbolique à la transmettre. Elle est encore connue de quelques ouvriers âgés ; la jeune génération ne la connaît plus. Mohannad, en me demandant des précisions bibliographiques sur le *qelî*, exprimait néanmoins son intérêt pour l'histoire de son métier.

Dans le contexte d'extinction de la profession et de son manque d'avenir, c'étaient les ouvriers eux-mêmes, leur savoir pratique et leurs souvenirs, qui en constituaient la mémoire vivante. Un savoir qui leur permettait de se constituer en référence pour tout ce qui concernait

¹¹⁰⁷ Umm signifie « mère ». Les femmes sont couramment appelées par le nom de leur fils aîné « Umm Fulân », « mère d'Un Tel », tout comme les hommes « Abû Fulân », « père d'Un Tel ».

¹¹⁰⁸ Candau, J., 1996, *op. cit.*, p. 112.

¹¹⁰⁹ Extrait du journal de terrain, juin 2007.

les détails techniques de la fabrication du savon : on l'a vu à propos d'Abû Khalîl Fatâyer, qui contestait certaines des informations contenues dans le livre d'Husâm Sharîf. Si ce fascicule avait eu, de manière générale, du succès auprès des ouvriers¹¹¹⁰, ils cherchaient également à positionner leur savoir par rapport à ce livre : la plupart des informations sur la fabrication du savon provenaient en effet d'entretiens avec des ouvriers et anciens ouvriers. Cheikh Ayman me dit qu'il connaissait l'auteur, et que son frère Cheikh Dawwûd avait « beaucoup aidé pour le livre ». Lorsque je regardais les ouvriers du haut travailler, ils avaient à cœur de me donner des informations précises que je ne pouvais trouver ailleurs : le *mafrash* de la savonnerie Tûqân contenait « 3000 morceaux de savon », qu'ils avaient tamponnés en une heure et demie. Shâher, évoquant ses souvenirs à la savonnerie Salhab où il avait travaillé étant enfant, me dit qu'ils y faisaient aussi des *tananîr*, mais mieux qu'à la savonnerie Tûqân, car il y avait plusieurs *tananîr* l'un dans l'autre. « A cause de la place », ajouta-t-il. « Tu n'as jamais vu ça, hein ? ». Les quatre ouvriers à la découpe me dirent également que si ma soutenance de thèse avait été à Amman, ils seraient venus pour « m'encourager », et « m'aider à répondre aux questions ». Sollicités par mon intérêt, les ouvriers évoquaient fréquemment des souvenirs liés à leur métier dans les savonneries. Le rapport au *turâth*, dans toute son ambivalence, s'exprimait à travers ces souvenirs, ainsi que la manière que les ouvriers avaient de se les réapproprier. A travers, également, des pratiques que j'appelle « chargées de mémoire » : pratiques qui, sans affirmer explicitement la transmission ou la remémoration, témoignaient d'un rapport intime au passé. Je restitue ici pour finir certains de ces souvenirs et pratiques. S'il est vrai, comme l'écrit Michel de Certeau, que « [l]es lieux sont des histoires fragmentaires et repliées, des passés volés à la lisibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier mais qui sont là plutôt comme des récits en attente et restent à l'état de rébus¹¹¹¹... », saisir la mémoire vivante, c'est aussi être attentif à la manière dont les souvenirs, « temps empilés » ou repliés, se déplient.

3°) Pratiques du souvenir, arts de la mémoire

Lors du premier mois que je passais à la savonnerie Tûqân, j'avais abondamment photographié les ouvriers sur mon appareil numérique ; j'en avais ensuite fait quelques tirages afin de les leur donner. Shâher, en particulier, me remercia chaleureusement : il avait mis la

¹¹¹⁰ Ils appréciaient en particulier les photographies qui avaient été prises une vingtaine d'années plus tôt ; certains d'entre eux y figuraient.

¹¹¹¹ De Certeau, Michel, 1990, *L'invention du quotidien. I. arts de faire*, Paris, p. 163.

photo où il « faisait le *bast*¹¹¹² » en fond d'écran de l'ordinateur de la maison. Cette distribution fut le prétexte à évoquer le souvenir d'autres photos, où on voyait Shâher encore enfant, avec son frère Khaled, en train d'emballer le savon à la savonnerie Tûqân dans la vieille ville.

Les souvenirs des ouvriers étaient généralement attachés à des lieux particuliers : ils parlaient souvent de la savonnerie Tûqân dans le Qariûn (*fî-l-hâra*). Le souvenir était embelli. Un jour que j'examinai le tampon de la savonnerie Tûqân à la marque des deux clés (*muftâhayn*), Shâher me dit que le vieux tampon qu'ils utilisaient dans la savonnerie en haut (*fawq*)¹¹¹³ était plus beau que celui-ci. « Là-bas le travail était mieux, même si c'est la même huile et le même procédé ». Je suggérai que c'était peut-être parce qu'ils y travaillaient en étant plus heureux. « Il y a de ça (*fî minno hada al-hakî*) », me répond-il, songeur.

Shâher gardait une affection particulière pour la savonnerie Salhab, où il avait travaillé « le plus longtemps », alors qu'il était adolescent. Dès 2005, il me proposa d'aller la visiter. Ce n'est pourtant qu'en 2007 que nous nous y rendîmes ensemble. Ouvrons une brève parenthèse pour préciser que lors de mes fréquentes visites dans la vieille ville, j'avais pu constater que la plupart des anciennes savonneries étaient laissées à l'abandon, certaines fermées avec du béton comme la savonnerie 'Abd al-Hâdî. J'entendais parfois, lorsque je partais en quête de ces anciennes savonneries, divers projets, lancés à la cantonade, sur « ce que l'on pourrait faire » avec un tel espace. C'était le cas, par exemple, de la savonnerie Tâher :

La savonnerie Tâher se trouve dans la rue Faqûss du quartier Est de la vieille ville, dans un recoin. Nous demandons au marchand de *mukhallalât* (pickles) dans le marché si nous pouvons visiter l'intérieur. Il nous prévient que la savonnerie est fermée depuis cinq ans. Il l'avait reprise en location de la famille 'Abd al-Majîd, qui l'avait fermée pendant la première Intifada, et y préparait ses *mukhallalât*. Maintenant que toutes les ventes se sont effondrées (« je ne vends même pas un seau par jour... »), il a fermé l'espace de la savonnerie. Il y règne un frais délicieux par cette chaleur. Il plaisante : « Si vous avez un projet, je suis votre associé. Tu ne sais pas à quoi j'ai pensé aujourd'hui ? A en faire un café. On mettrait seulement dix tables, en été on tournerait à dix tables par jour, il suffit de carreler par terre... Avec le frais ici, ce serait la belle vie¹¹¹⁴... »

Les ouvriers des savonneries me parlaient souvent de la possibilité de monter un « projet » pour transformer telle ou telle savonnerie de la vieille ville (dont ils connaissaient

¹¹¹² Rappelons que « faire le *bast* », c'est-à-dire égaliser le mélange de savon sur le *mafrash* à l'aide du *mâlaj*, est l'opération considérée comme la plus difficile et artistique (*aktar fanniyyan*) du travail du haut.

¹¹¹³ *Fî-l-hâra* (dans le quartier), *fawq* (en haut), *juwwa* (à l'intérieur) : c'est ainsi que les ouvriers désignaient la savonnerie Tûqân dans la vieille ville, aujourd'hui arrêtée.

¹¹¹⁴ Extrait du journal de terrain, juin 2007.

le propriétaire) en café, en restaurant. La situation politique instable, cependant, réduisait généralement ces projets à rester lettre morte, ou paroles en l'air. Il aurait fallu l'intérêt d'une « association » (et sans nul doute son financement) pour de telles réalisations. C'est ce que disait Ibrahîm Rantîssî, à propos de la savonnerie familiale dans la vieille ville : « Si une association venait, et voulait faire quelque chose, je ne sais pas, du *turâth* [patrimoine], *turâth*... on n'est pas contre¹¹¹⁵. » Certaines anciennes savonneries de la vieille ville avaient été réaménagées : c'était le cas de la savonnerie 'Arafât, que l'architecte Nasîr restaurait pour en faire un centre culturel pour enfants¹¹¹⁶, ou encore de la savonnerie 'Abd al-Haq, aujourd'hui aménagée en minoterie. Il s'agissait pourtant de notables exceptions. Disons simplement pour l'instant, et pour refermer cette parenthèse, que lorsque nous arrivâmes à la savonnerie Salhab avec Shâher, son état de décrépitude ne m'étonna pas vraiment¹¹¹⁷. Dans la savonnerie désaffectée, je pus voir Shâher partir en quête de ses souvenirs.

Shâher demande l'autorisation de monter à l'étage pour regarder et se rappeler de vieux souvenirs. Au premier : sur le sol poussiéreux il y a encore les tampons de la savonnerie aux différentes marques. Shâher me montre l'une d'entre elles, « les deux fleurs » (*wardatayn*) qui a fait des problèmes à Salhab avec Tûqân¹¹¹⁸.

« Pour ma recherche », Shâher m'expliqua le différend qui avait opposé Salhab à Tûqân, une vingtaine d'années auparavant : Salhab avait en effet adopté le nom de marque « les deux fleurs », *wardatayn*, qui paraissait à Tûqân trop proche de sa propre marque *muftâhayn*. Shâher en profita pour me rappeler que de nombreux problèmes de ce genre s'étaient posés par le passé : ainsi de la marque Shâkûshayn « les deux marteaux » de la savonnerie Abû Rûss, dont le logo ressemblait fort aux deux clés de chez Tûqân...



Document 14. Les marques Muftâhayn et Shâkûshayn : coïncidence ou contrefaçon ?

¹¹¹⁵ Entretien avec Ibrahîm Rantîssî, août 2005.

¹¹¹⁶ Voir *supra*, Première partie, « Une sortie par l'exportation ? », p. 210.

¹¹¹⁷ Pour la description de la savonnerie désaffectée, voir *supra*, Première partie, p. 193.

¹¹¹⁸ Extrait du journal de terrain, juin 2007.

Mais ce qui me frappa le plus, lors de cette visite, fut le comportement de Shâher. La visite était ponctuée de remarques : « Là on versait le savon... et là on s'asseyait pour boire le café... là on montait les *tanânîr*, les uns dans les autres... ». Alors même qu'il arborait dans le travail une attitude de raillerie et de quasi-cynisme, brisant souvent la définition de la situation posée par l'équipe des ouvriers, je constatai que le lieu suscitait chez lui un souvenir parfois ému : il cherchait son nom sur les murs, avec une joie un peu enfantine ; il me montrait, au milieu de gribouillages divers à la teinture rouge, son nom « Shâher al-Sakhl », a milieu d'autres inscriptions plus anciennes comme « Umm Kulthûm est décédée en 1975 ». La visite de la savonnerie Salhab ressemblait, pour Shâher (et toutes proportions gardées) à un petit pèlerinage ; il y recherchait des traces de son passé. Embelli par le souvenir, ce « prince charmant de passage, qui réveille, un moment, les Belle-au-bois-dormant de nos histoires sans paroles¹¹¹⁹ », le « passé » renvoyait à cette époque heureuse de l'industrie, où le travail semblait interminable ; c'était aussi l'époque de son adolescence. Shâher reprenait, dans ses propos, les *topoï* de ses aînés : il m'expliqua qu'à l'époque, ils descendaient à 2h du matin travailler chez Salhab, jusqu'à 6h avant d'aller chez Tûqân. Je demandai : « Mais pourquoi à 2h du matin, et pas l'après-midi par exemple ? » Il me répondit : « Pour y arriver (*'ashân nlaheq*) ! A l'époque il y avait beaucoup de travail, on travaillait aussi l'après-midi ; et puis ce savon-là [le vert] sèche plus vite que l'autre ».

Prince charmant de passage, en effet. Les traces du passé, réveillées par le souvenir, pouvaient faire revivre un temps la savonnerie Salhab, telle que la recréait Shâher dans ses propos. Une fois le « charme » retombé, on retrouvait la savonnerie telle qu'elle se présente à l'heure actuelle : sale, en désordre, impression accentuée par l'attitude de son patron. Assis dans le noir, l'air totalement déprimé, Abû Khâled Salhab parlait du « progrès et de la technologie (*at-tatawwur wa at-teknulûgia*) » qui avaient causé la « mort » du travail du savon¹¹²⁰. Shâher ressentit vite le besoin de s'en aller.

« La dispersion des récits indique déjà celle du mémorable. En fait, la mémoire, c'est l'anti-musée : elle n'est pas localisable », a écrit Michel de Certeau¹¹²¹. Dispersée, parcellaire et fragmentée, une mémoire vivante s'exprimait dans les souvenirs des ouvriers qui « jaillissaient » à la faveur d'une conversation, d'une question anodine, d'une rencontre,

¹¹¹⁹ De Certeau, M., 1990, *op. cit.*, p. 163

¹¹²⁰ Voir *supra*, Première partie, p. 193.

¹¹²¹ De Certeau, M., 1990, *op. cit.*, p. 163.

éveillés par un lieu ; des souvenirs qu'ils aimaient à se rappeler, malgré leur attitude de rejet du métier.

C'était également une mémoire, mémoire pratique, qui s'exprimait dans l'ensemble du savoir-faire des ouvriers des savonneries, expérience (*khibra*) ou art (*fann*), toutes dispositions acquises que Bourdieu désigne par le terme d'habitus. Elle passait par la reproduction de gestes qui s'apparentent à ce que Marcel Mauss appelle des techniques du corps, dont l'apprentissage et la transmission se font par une « imitation prestigieuse », c'est-à-dire « des actes qui ont réussi et que [l'enfant ou l'adulte] a vu réussir par des personnes en qui il a confiance et qui ont autorité sur lui¹¹²² ».

La reproduction des gestes techniques, si elle était issue d'une imitation, était cependant réappropriée par chaque ouvrier, chacun ayant sa manière de tenir le couteau, de manier le *mâlaj*, de monter des *tananîr* ou d'emballer le savon ; chacun ouvrier avait son style ou sa « patte ». J'examinai un matin les savons posés sur les tables roulantes, après la découpe, qui allaient être montés en *tananîr*. Je plaisantai sur le tampon : « Si c'était moi qui avais tamponné, ce serait plus joli ». Les ouvriers m'avaient en effet fait marquer au tampon quelques morceaux de savon, au début de mon enquête (avec une seule main !), pour « essayer ». Shâher les regarda, et me dit que c'était lui qui les avait marqués : Ayman, me fit-il remarquer, tapait plus fort. « Abû Amjad croit toujours que la *tabkha* est molle quand il voit son tampon, mais il ne sait pas qu'Ayman a la main lourde (*bishidd*, littéralement « il serre » ou « il tient fort ») ». Il me montra la profonde empreinte laissée par Ayman sur les cubes de savon, tandis que lui avait la main « plus légère » (*akhaf*).

On pouvait, ainsi, déterminer des « degrés » d'habileté. On a vu que le 'amm était la référence absolue en ce qui concernait le travail de la découpe. Shâher me parla de son père, qui avait travaillé trente ans dans une savonnerie, mais était incapable de tamponner avec les deux mains. Cheikh Ayman, en parlant de l'époque où il travaillait à l'emballage, avec son frère Cheikh Dawwûd, à la savonnerie Shaka'a, affirmait fièrement : « On m'appelait *malik al-laf* (le roi de l'emballage) ». A la savonnerie Masrî, c'était Abû Sâmîr, le cousin germain d'Abû Khalîl Fatâyer, qui emballait le savon, souvent avec l'aide de son fils Sâmîh. Ce dernier était âgé de 25 ans en 2005, et terminait avec peine des études d'administration à l'université Al-Najâh. Il se montrait avec moi très provocateur, me demandant constamment « ce que je lui voulais au savon », affirmant que mon sujet était *fâshel* (nul). Ma présence toutefois l'amusait, sans doute en raison de la distraction qu'elle représentait. Sâmîh emballait

¹¹²² Mauss, Marcel, 1950 (8^e édition), *Sociologie et anthropologie*, sixième partie « Les techniques du corps », Paris, PUF, p. 369.

« plus vite que son père » : je le chronométrai un jour, à sa demande (nous constatâmes qu'il emballait un peu plus de vingt savons par minute). Malgré ses railleries continues sur le caractère « arriéré » (*mutakhallif*) du travail du savon, il me confia une fois qu'il ne détestait pas l'emballage : il laissait ses mains travailler, tandis que son esprit s'en allait vagabonder ailleurs.

Cette mémoire pratique de gestes techniques, mémoire du corps actuellement possédée par les ouvriers, semble, elle aussi, vouée à l'extinction, faute de renouvellement des générations, et de réelle volonté de transmission de la part de ses dépositaires. Abû Murâd m'assura que « personne » n'enseignait le métier à ses enfants :

« Le travail du savon n'est pas sûr, aujourd'hui on travaille, mais on est restés quatre mois sans travailler (...) pour moi, c'est fini, il n'y a pas autre chose, mon corps s'est habitué à ce travail, mais pour mes enfants, ça ne va pas¹¹²³. »

Si le métier d'ouvrier des savonneries est en train de s'éteindre, certaines traditions qui y sont liées persistent pourtant : j'évoque ici, avant de conclure, celle de fabriquer, à l'usine en dehors des horaires de travail, ou à la maison, du savon rond et parfumé (*mutayyeb*).

Le savon parfumé, entre pratique économique et art de la mémoire

La fabrication du savon était dans le temps (*fî-l-mâdî*) monopolisée par certaines familles (...). Maintenant ce monopole des familles tend à disparaître, les ouvriers appartiennent à tous les secteurs de la société ; il n'existe pas de monopole, sauf en ce qui concerne le savon parfumé (*mutayyeb*)¹¹²⁴.

Husâm Sharîf distingue, dans son fascicule, plusieurs « genres » (*anwa'*) de savon de Naplouse : le savon blanc, fait avec de la « pure huile d'olive » ; le savon vert, fait avec de l'huile de *jift* ; le savon « fin » (*nâ'em*, c'est-à-dire en poudre), blanc ou vert, fait avec les restes de la *tabkha* ramassés et moulus, utilisé dans le nettoyage des sols et comme lessive. Il mentionne également un quatrième genre de savon, le savon parfumé (*mutayyeb*) : celui-ci est fait à partir des restes de savon blanc sur les bords du *mafrash*, après la découpe. Certains ouvriers achètent ce reste, l'écrasent, le teignent avec des teintures naturelles, y ajoutent des huiles parfumées, et les modèlent en différentes formes géométriques, dont la plus fréquente est la ronde. « Ils (...) et lissent sa surface avec un verre plus petit que la boule ; ils tournent

¹¹²³ Entretien avec Abû Murâd, 2005.

¹¹²⁴ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 46.

la boule sur le dessus du verre jusqu'à ce qu'elle devienne lisse¹¹²⁵. » D'après Sharîf, cette fabrication était monopolisée par la famille Tbeîla.

A Naplouse, certains ouvriers fabriquaient encore du savon parfumé. On en trouvait dans certains magasins, par petits lots de trois ou quatre, souvent en forme de boules aux couleurs vives, dans des paniers en osier et maintenus par du nylon. Si la fabrication de savon parfumé avait été à l'origine un monopole familial, cela n'est plus le cas à l'heure actuelle. Certains ouvriers reprenaient cette tradition familiale ou professionnelle, afin de se constituer une entrée d'argent indépendante du travail à la savonnerie.

Mohannad al-Kukhun, par exemple, confectionnait du savon parfumé à la savonnerie Masrî en dehors de ses horaires de travail. Cette pratique était une façon d'occuper son temps libre, lors des longues plages de chômage technique ; activité à but lucratif, puisque le savon était destiné à la vente. Mais il s'agissait aussi de s'approprier un « art » déjà pratiqué par son père. Mohannad passait en 2005 beaucoup de temps à la confection de ses savons parfumés : il en faisait de différentes tailles et formes (sphériques, cubiques), essayait divers parfums, me demandant parfois mon avis.

Fawwâz Tammâm, qui fabriquait aussi du savon parfumé, présentait cette pratique comme un travail indépendant et une innovation personnelle. Il m'expliqua qu'il s'était « spécialisé » dans cette fabrication : elle lui permettait de se singulariser (à travers la diversification et l'innovation), afin de s'assurer un revenu indépendant. Il affirmait en outre y avoir une ambition plus « artistique » : il ne confectionnait pas seulement des boules ou des formes géométriques, mais réalisait aussi des sculptures :

« Moi, ensuite (...) j'ai commencé à en faire un *hobby* (*hiwâya*) (...) j'ai commencé à devenir artiste (*tfannanet*) dans le domaine du savon, c'est-à-dire que j'en fais (...) de formes différentes, comme des boules de billard, j'en fais en forme de fruits (...) des pommes, des poires... (...) Par exemple j'ai fait un tableau à l'université Al-Najâh... chez le directeur de l'université (...) c'est le logo de l'université (...) avec du savon, (...) [c'est] l'aigle en train de voler, et je l'ai colorié aux couleurs du drapeau palestinien¹¹²⁶. »

Fawwâz Tammâm était régulièrement invité à des expositions de produits sur le patrimoine, à Damas ou dans d'autres villes du monde arabe. Il avait donc acquis une certaine ambition dans cette élaboration. Pour cela, il s'était également lancé dans la confection de savon avec différentes sortes d'huiles. C'était, bien entendu, à une échelle plutôt réduite.

« J'ai une ambition dans la vie, c'est que j'aime l'indépendance, (...) en ce moment j'ai un peu d'indépendance dans mon travail privé, mais... j'espère que je pourrai avoir mon indépendance entière, faire une petite entreprise, (...) tout seul... »

¹¹²⁵ *Ibid.*, p. 52.

¹¹²⁶ Entretien avec Fawwâz Tammâm, 2005.

- *Qui ait un rapport avec le savon, ou...*

Oui, dans le savon, (...) par exemple en ce moment j'ai ma production, et je le distribue par exemple au Mall, au Brazili [autre magasin de Naplouse] ... donc j'aimerais bien avoir plus d'indépendance (...) peut-être que je suis le seul qui ait cette ambition (...) j'essaye d'en faire un art (*bahâwwel atfannan*) de ce travail du savon¹¹²⁷. »

Précisons que peu d'ouvriers fabriquaient le savon parfumé : ils se trouvaient donc, de fait, en concurrence directe, d'autant plus qu'ils se connaissaient tous plus ou moins personnellement. A la savonnerie d'Abû Khalîl Fatâyer, on fabriquait aussi du savon parfumé : c'était le fils d'Abû Khalîl, Abû Samra (qui travaillait aussi comme porteur à la savonnerie Tûqân) qui le confectionnait. Il s'agissait, bien entendu, d'une concurrence économique ; mais c'était aussi une concurrence de « prestige », qui engageait leur image et celle de leur métier. J'achetais régulièrement des boules de savon parfumé pour faire des cadeaux, ou les exposer dans l'ONG de Hakîm qui les revendait afin de se financer. J'en achetais tout d'abord à Fawwâz, puis à Abû Khalîl lorsque je découvris qu'il en avait en grande quantité. Un jour à la savonnerie Tûqân, Abû Khalîl me demanda « pourquoi [je n'étais] pas revenue [lui] acheter du savon parfumé : j'en ai plus de 300 », me dit-il.

Je ris et lui dis que je ne peux tout de même pas tout lui acheter. Mûsâ renchérit : « Qu'est-ce qu'elle en ferait ? (*Shû bidha fthum ?*) ». S'ensuit une discussion avec Fawwâz sur qui fait les meilleurs savons et surtout les meilleurs rapports qualité-prix. Abû Nimr¹¹²⁸ s'intéresse à la conversation, et demande à Abû Khalîl combien il lui vendrait le savon ; « Tu fais des infidélités à Fawwâz », dit Shâher ; « Mais c'est qu'il fait des soldes ! » s'exclame Khâled¹¹²⁹.

Pour Mohannad tout comme pour Fawwâz Tammâm, la confection de savon rond correspondait à une appropriation personnelle du travail, qui déterminait des pratiques de continuation. Reprenant l'héritage des « ouvriers artistes », ils se constituaient un métier personnel, et qu'ils souhaitaient indépendant. Fawwâz, qui refusait d'enseigner le métier à ses fils, faute d'avenir, disait en revanche enseigner à « toute sa famille » à faire du savon parfumé.

- *Tu n'as pas pensé à enseigner le métier à tes enfants ?*

« *Wallâhî (Il hésite)* j'aurais aimé, mais... la situation du savon n'encourage pas... (...) la situation empire, à cause du shampooing (...) et tous ces trucs... (...) Mais moi... ce qui m'aide un peu, c'est que j'ai un travail en plus, dont je t'ai parlé... j'ai fait un *hobby* de ce travail du savon (...) au début c'était un métier (*mihna*), mais à la fin c'est devenu un *hobby* (*hiwâya*).

- *Tu aimes ça ...*

¹¹²⁷ *Idem.*

¹¹²⁸ Abû Nimr, après la fermeture de la savonnerie Masrî, a été embauché à la savonnerie Tûqân.

¹¹²⁹ Extrait du journal de terrain, savonnerie Tûqân, juillet 2007.

Oui j'aime ça, (...) et même ce travail artistique que je fais, je l'enseigne, à ma femme et à mes enfants¹¹³⁰... »

La pratique reste donc vivante et ne se perd pas (encore), en dépit de l'extinction de l'industrie. Si la mémoire de l'industrie s'éteint, la fabrication du savon, pourtant, continue. Des pratiques de continuation sont observables, comme la fabrication de savon parfumé, liées d'une manière ou d'une autre à la mémoire du métier, et qui renvoient aussi à la contrainte économique qui pèse sur les ouvriers des savonneries.



Photo 45. Le savon rond de Mohannad, en train de sécher...



Photo 46. Le savon rond, prêt à la vente.

¹¹³⁰ *Idem.*